

# La Faillite de l'Art

A M<sup>me</sup> J. ODDO-DEFLOU.



Il y a quelques années, un éminent philosophe, qui fit preuve, en cette occurrence, de peu d'esprit philosophique, dénonça : « La faillite de la Science. » Ce fut d'abord un étonnement ; puis, le mot fit fortune. Tous les gens auxquels la Science — avec majuscule — n'avait rien promis, mais qui s'étaient imaginé lui entendre promettre quelque chose, prirent des attitudes déçues et, d'une voix furieuse, ou dolente, selon leur tempérament, se lamentèrent, à l'instar du maître, sur la *Faillite de la Science*.

Que reprochait-on à l'infortunée, si malencontreusement personnifiée pour la circonstance ? Tout simplement d'avoir voulu se substituer à une Religion, qui semble à beaucoup défailante, d'avoir fait espérer l'édification d'une morale, sinon nouvelle, au moins perfectionnée, et, par la suite, d'avoir manqué à sa tâche et mal tenu ses engagements.

Quelques savants crurent devoir répondre à de telles attaques, la plupart les dédaignèrent.

Lancé avec éclat, comme une fusée en plein ciel, le mot retomba peu à peu sans laisser d'autre trace que le vague souvenir d'une parole vide. Mais il est écrit que toujours quelque geste, fût-il maladroit, aura sa répercussion et ses imitateurs. Actuellement des artistes, en mal d'idéal, beaucoup moins discrets que les honnêtes savants, qui n'avaient rien promis, commencent à instaurer chez nous, ou à essayer d'instaurer, une religion, ou, si l'on veut, un mode de penser à tendances religieuses, singulièrement inattendu. L'école anglaise en prit l'initiative et, Ruskin en tête, entreprit de célébrer le culte de la Beauté, car c'est d'elle qu'il s'agit (1). L'Art — toujours avec majuscule — se proposa pour reprendre le rôle que la Science s'était abstenue de jouer. Or, pour des raisons que nous déduirons tout à l'heure, en Angleterre comme en France, l'échec paraît certain : et nous entendrons bientôt les mêmes plaignants, cette fois, non sans raison, dénoncer la *Faillite de l'Art* et son impuissance à remplacer un idéal religieux qui commence à s'auréoler de la gloire descendante des soleils couchants. C'est les devancer de peu que d'inscrire ce titre en tête de ces lignes.

Le mouvement anglais ne fut pas, tout d'abord, sans heureuses conséquences, on doit le reconnaître ; au reste, ses promoteurs avaient choisi la *Peinture* pour le propager, l'art qui pouvait le mieux servir leurs desseins. Leurs imitateurs français, moins bien inspirés, ont pris la *Musique*, l'art le moins propre à l'avenir qu'ils lui destinent. Cependant ils s'évertuent, ils recrutent des adeptes, ils nous ont déjà donné le nouvel évangile qui, modestement, s'intitule la *Religion de la*

(1) En Allemagne Nietzsche se fit, avec une ardeur frénétique, l'apôtre du culte de la Beauté.

*Musique*, en attendant, sans doute, la *Religion de la Poésie*, celle de la *Sculpture*, suivie de celle de la *Danse*. Nos concerts furent les nouveaux offices de ces nouveaux initiés ; le Châtelet et la Salle Gaveau se virent promus à la dignité de temples, et nos distingués chefs d'orchestre, aux gestes balancés et pas toujours gracieux, devinrent, sans l'avoir cherché, les prêtres de ce singulier culte ; le quatre temps ou le six-huit qu'ils battaient traça dans l'air le *In hoc signo vinces* de nos modernes Constantins.

L'idée est généreuse, elle est séduisante, elle conquiert beaucoup de bons esprits. Habiles à sentir d'où vient le vent, de nombreux critiques se transformèrent en petits saints. Un vocabulaire mystico-religioso musical renouvela, à propos, sous leur plume, les modes un peu surannés d'expression qui permettaient à leurs lecteurs la connaissance très approximative des œuvres musicales dont, en termes choisis, on leur faisait le rendu-compte. Le public — ce bon public — devint la masse des fidèles ; le virtuose qui — pas toujours, mais souvent — est un homme habile, doublé d'un adroit commerçant, fut le ministre de ces étonnantes vêpres dominicales, et son instrument prit valeur de symbole. Cédant à l'entraînement, on vit de dignes personnes écouter, avec une évidente componction, des musiques assommantes, et les moins préparés à ce genre d'exercices cachèrent leur profond ennui sous des attitudes simulées du meilleur effet.

Faut-il s'inquiéter de ces manifestations ? — Faut-il s'en divertir ? — Tout, en elles, n'est pas à blâmer. Quand une erreur s'accrédite, elle devient intéressante de toute la part de vérité qu'on peut affirmer qu'elle comporte et qu'il n'est pas inutile de dégager. Celle-ci doit à l'inquiétude des esprits de notre époque le succès qui l'accueille. En aucun temps, peut-être, il n'y eut moins de certitudes avec, dans toutes les âmes, le désir le plus impérieux d'en découvrir. L'inlassable besoin d'adoration que se transmettent, comme un legs pieux, les successifs représentants d'une même lignée humaine, reste vivace et, de nos jours, mal satisfait. Trop d'astres se sont levés sur des temples ensevelis ; des mythologues dangereux : géographes, historiens, ont exposé à tous les regards, sous trop de latitudes, dans le lointain de trop de siècles, aux détours de trop de chemins, les débris entassés des mornes idoles dont l'indifférence humaine a peu à peu déserté les autels. Que d'abandons ! Que de reniements ! Que de foi morte ! Que d'idéal rêvé sans lendemain. Une grande tristesse s'est levée de tant de ruines, et de leur uniforme poussière, obsédants témoignages du Crépuscule et même de la Mort des Dieux.

Et cependant il nous faut aimer, nous ne nous en déprenons pas. Il nous faut porter à quelque chimère l'hommage de nos douleurs et la surabondance de nos joies ; l'homme est un animal religieux. Bienvenu donc celui qui, lorsque le jour décline, arrive, prometteur d'une aube plus belle, et que l'artiste soit dieu puisqu'aussi bien, pour tant d'entre nous, l'autel est vide.

Quelles déceptions préparent de tels consentements ! Il serait peut-être sage d'y songer, de peser l'acte avant d'y souscrire et de mesurer les conséquences d'une semblable adhésion. Effaçons la séduction du mirage, détruisons l'illusion qu'il apporte. La question est nette. Est-il possible que l'art, ou une forme d'art choisie, la Musique, par exemple, puisse satisfaire les aspirations religieuses d'un groupe humain.

Nous croyons pouvoir répondre : non ; ni pour le présent, ni pour l'avenir. L'adoption du culte de la Beauté aboutirait — s'il arrivait à se répandre quelque peu — à la Faillite de l'Art, retardant de beaucoup son véritable développement et le détournant de la voie que ses origines lui assignent.

Nous essaierons d'en donner brièvement les preuves. (1)

\* \* \*

Si l'on recherche, au cours des siècles, l'origine des grands systèmes qu'édifia la pensée humaine, on verra qu'ils dérivent tous du plus profond, du plus tenace, du plus subtil, du plus merveilleux de nos instincts. Celui-là est le père de tout ; ses métamorphoses sont innombrables ; ses détours prodigieux ; sa stabilité et sa résistance sans pareilles ; et ses effets d'une incalculable puissance. C'est l'*instinct de conservation*. Il agit en chacun de nous, à chaque seconde, tellement familier que nous ne le connaissons même plus ; il y faut réfléchir. C'est surtout aux premiers âges que l'on constate, pour ainsi dire, à découvert, sa vigoureuse impulsion. Il a dressé l'être primitif, debout, vaillamment, prêt à soutenir tous les combats, à accepter toutes les batailles. Par lui, l'homme a appris le goût de la vie, l'a estimée, comprise, *sentie* comme bien unique. Pour la garder, il a soutenu sans relâche, contre le milieu sans cesse hostile, la lutte la plus acharnée, la plus émouvante qui se puisse concevoir. Rien ne la dépasse, elle est la limite même de ce que nous pouvons connaître, car, à l'heure actuelle, elle dure toujours.

L'instinct de conservation, appuyé sur la mémoire (2), commença de fonder l'expérimentation, c'est-à-dire la *science*, dans son acception la plus simple, la plus grossière même ; cependant, sous cet aspect rudimentaire, il la faut reconnaître. Le premier homme qui se rendit compte que le soleil pouvait l'aveugler et l'eau l'engloutir fut un « sachant » parmi les autres. Il constata ces faits, avant même de songer à s'inventer des dieux, et, les reconnaissant, il évita maints dangers, or donc, resta vivant, cela seul importe.

Il n'y avait point que la Nature hostile pour le menacer, ses semblables étaient, pour lui, non moins dangereux. En l'occurrence, celui

---

(1) Ces preuves, qui se réduisent dans cette revue *musicale* à une série d'affirmations, seront plus développées dans un ouvrage à paraître : *De la Science à l'Art*.

M. D.

(2) Il peut être envisagé comme l'une des formes de la mémoire.

qui subsista fut, non-seulement, le possesseur de la plus grande force physique, mais encore le plus intelligent, le plus habile à deviner son adversaire, à établir les rapports exacts entre lui et ce semblable qui était un ennemi. Ainsi, peu à peu, s'enchaina entre les humains, ou les groupes humains, une série de gestes d'attaque, de défense, d'alliance entre les faibles. Dans ce dernier cas, de *conventions*, qui représentaient l'ébauche, les premiers linéaments de la *morale* humaine. Le mot morale pris non dans le sens exclusif de ce qui est permis, conseillé comme vertueux, mais comme la constatation des rapports entre les êtres différents, avec estimation de ceux de ces rapports nécessaires à la conservation de la vie individuelle et sociale. Sous peine de mort, l'homme régla ses mœurs, donc sa morale, — fût-elle bornée à la loi du plus fort — longtemps avant de se choisir un fétiche.

Cette existence si précieuse, et si précaire, environnée de tant de périls, réels ou imaginaires, notre ancêtre en prit de plus en plus nettement conscience et une conscience apeurée. Il se sentit faible, dénué, misérable, solitaire, muré dans son humanité, et il cria vers le ciel qui roulait sur sa tête de pauvre bête humaine, la masse mouvante de ses nuages courants, ou développait le voile bleu de ses journées de soleil et de ses nuits constellées. Nu, pitoyable, sans défense, mais animé d'un vouloir-vivre dont l'énergie égalait toutes les hostilités, l'homme ajouta, d'un coup, à sa force physique, dont il mesurait la faiblesse, toute la puissance qu'il se désirait et il créa ses dieux. Il en mit partout. L'arbre fut dieu, et aussi la fontaine, l'animal redouté fut divin. Le ciel se peupla d'êtres secourables ou terribles, et la terre, et les eaux. Le primitif instinct s'enrichit de toutes les ressources que lui apportait une imagination d'une fraîcheur, d'une élasticité incomparables. Les croyants — qu'importe l'idole — « furent les forts. » Par là l'énergie psychique affirma, dans la sauvagerie du monde, sa superbe prééminence.

Eveillé à cette vie de l'esprit, qui était comme la magnifique récompense de ses touchants efforts pour persévérer dans l'être, l'homme prenait contact avec un monde idéal et nouveau. Il devait y faire de splendides découvertes. Il « s'intelligentait » se sensibilisait de jour en jour et sentait confusément, mais sûrement, que pour vivre, pour continuer à goûter la saveur de cette existence, plus riche à chaque instant de tout ce qu'il lui ajoutait, il était nécessaire d'exercer, sans relâche, et cette intelligence et cette sensibilité. D'un tel besoin, l'œuvre d'art allait naître (1).

La sensibilité d'une créature, si primitive ou si cultivée qu'on la suppose, est toujours plus ou moins en exercice. Qu'on en ait conscience, ou non, nos sens nous apportent continuellement, même pendant le sommeil, des impressions agréables ou pénibles. Nous jouis-

---

(1) On s'étonne de voir M. Le Dantec ne pas découvrir dans la production de l'œuvre d'art qu'il attribue à l'oisiveté (Cf. *Influences anastrales*) l'exercice d'une nécessaire activité physique et psychique.

sons des unes, souffrons des autres, quelquefois en les ignorant ; c'est une question de charge nerveuse. Quoi qu'il en soit, le mécanisme fonctionne ; en fonctionnant, il se développe ; et, se développant, il exige, de plus en plus, ce qui lui est propre, *ce choc émotionnel*, soutien, excitant nécessaire de la sensibilité. C'est alors que l'œuvre, *inutile en apparence*, s'accomplit et que l'art vient répondre aux désirs d'une âme humaine, nouvellement sortie des affres de la matérialité.

Le premier, qui sculpta une tête de cerf dans le manche d'un couteau, trouvait insuffisant, pour alimenter sa sensibilité, le spectacle naturel extérieur, soit qu'il en fût las, soit qu'il y demeurât indifférent, il sentait que sa « machine à fabriquer des émotions », comme dirait M. Le Dantec, pouvait porter plus, ou autre chose, en un mot rendre davantage, et qu'il lui était salutaire de porter plus et de donner un plus fort rendement. Le premier artiste se mit donc à fixer, multiplier, renouveler ses sources d'émotion en *créant des objets d'exercice pour sa faculté sensible* (1).

Tous les arts ont ainsi fortifié, et affiné, de générations en générations, des sensibilités de plus en plus exigeantes ; ils ont fait vibrer, à leur usage, sans en épuiser les résonnances, toutes les cordes du plaisir et de la douleur ; *ils ont contribué, par un tel entraînement, à la conservation de l'individu et, par suite, à la conservation sociale*. L'art peut donc être envisagé comme une manifestation éloignée, mais certaine de l'instinct de conservation.

(A suivre)

M. DAUBRESSE.

---

## Le Pays

Drame en musique de M. J. Guy Ropartz

---

### ETUDE ANALYTIQUE

---

La musique dramatique française vient de s'enrichir d'une nouvelle partition tout à fait remarquable qui, à cause de sa haute valeur, attend la bonne volonté d'un directeur de théâtre pour être appréciée à la scène. Mais les entrepreneurs de spectacle qui se ruent vers les *Messaline*, les *Quo Vadis* ou les *Chiquito* montrent moins d'empressement, quand il s'agit d'une pure œuvre d'art. L'auteur de l'ouvrage en question, M. J. Guy Ropartz, l'éminent directeur du Conservatoire de Nancy, le musicien inspiré de tant de compositions d'une si belle tenue, ne s'est pas arrêté aux simples considérations de représentation et, sans attendre davantage, il a fait éditer son œuvre afin que le public fût à même de la juger immédiatement (2). C'est là un exemple d'indépendance, malheureusement trop rare. Les compositeurs

---

(1) L'art est aussi nécessaire à l'exercice de la sensibilité que le mouvement au muscle. Il y a des atrophies psychiques que l'on doit prévenir.

(2) Partition (piano et chant), Dupont-Metzner, éditeur, Nancy.